

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

Un Problème Social :

V : L'enseignement ménager dans les milieux agricoles (Lahor, Jean. L'alimentation à bon marché, saine et rationnelle )

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 314-320

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Un Problème Social

## V

### *L'enseignement ménager dans les milieux agricoles*

Le producteur rural devrait donc avoir, pour devise, comme tout commerçant, non pas : *Vendre peu mais cher*, mais au contraire : *Vendre beaucoup et à bon marché*. Nous sommes actuellement dans un cercle vicieux, on cherche à en sortir par la porte de l'augmentation des salaires, salaires des employés, salaires des domestiques, salaires des journaliers, salaires de tous les gagistes et des ouvriers de tous les métiers. Mais cette augmentation aura ses limites, elle sera impuissante à rétablir l'équilibre et on sera forcé, après un détour plus ou moins long, après peut-être des crises redoutables, de lui préférer une diminution générale des matières premières les plus nécessaires à la vie.

Dans le chapitre où il nous parle de l'action et de l'influence de la législation douanière sur l'alimentation, M. Lahor penche pour les doctrines libre-échangistes, sans cependant apporter en faveur de sa thèse, des arguments bien nouveaux et décisifs.

Il est évident que l'état de lutte économique que nous traversons, que la crise impérialiste dont souffrent aujourd'hui, même les pays anglo-saxons qui y furent longtemps rebelles, poussent les nations comme les individus à se faire, les uns aux autres une concurrence acharnée ; de là cette guerre des tarifs douaniers qui a sur la question alimentaire de si fatales répercussions.

D'autre part, le cultivateur, qu'il s'agisse ici du français, du suisse, de l'italien ou de l'allemand, est en face de tant de difficultés inextricables, a à subir des charges ou des conditions si défavorables, qu'on comprend parfaitement l'état d'exaspération où il est en quelque

sorte conduit, lorsque insuffisamment protégé, il voit les denrées des plus lointaines contrées venir, par leur qualité et leur prix déprécier ses propres produits. Aussi l'excuse-t-on de se tourner vers l'Etat sauveur pour lui demander d'arrêter par des barrières fiscales, ces importations ruineuses pour lui.

En outre, si fâcheuses que puissent être, sur l'alimentation populaire, les répercussions de la hausse des denrées agricoles, on ne peut s'empêcher d'y trouver une excuse dans le fait que les paysans ne peuvent plus se procurer d'ouvriers qu'avec des salaires exorbitants.

Malgré ces sacrifices, ils n'arrivent même pas à les tenir et de jour en jour nous voyons le domestique de ferme désert sa profession pour entrer dans les chemins de fer, le service des tramways, pour aller grossir dans les cités les rangs du prolétariat ouvrier.

Il n'en est pas moins vrai que la cherté de la vie alimentaire, prise en elle-même et envisagée comme phénomène mondial, est un anachronisme dans notre civilisation d'aujourd'hui. Elle est en contradiction avec la multiplication des moyens de transports rapides, en contradiction avec les procédés de culture intensive que nous employons, en contradiction avec la multiplication des usines alimentaires de toutes sortes et avec les moyens de conservation que nous possédons, conservation des viandes, des fruits, des poissons, etc... ; en contradiction, en un mot, avec un état de fait qui devrait permettre, au lieu de la hausse continue à laquelle nous assistons, une baisse progressive. Il est donc impossible qu'on maintienne longtemps une situation aussi artificielle, car la logique veut qu'on en sorte ; je ne sais pas par quels moyens elle triomphera, c'est le secret de l'avenir.

Au lieu de se réunir à la Haye pour discuter à perte

de vue, sur les moyens d'empêcher des conflits éventuels, les plénipotentiaires qui font en Hollande de si longues villégiatures feraient bien d'accorder quelque intérêt à la guerre économique qui sévit, elle, avec intensité et qui contribue pour une bonne part à créer le malaise social auquel le monde est en proie. C'est là que le pacifisme pourrait montrer toute sa puissance, toute sa force et, certes, on amènera la fraternité des races et l'abandon des haines nationales bien plus sûrement en facilitant les échanges, qu'en apportant au code de la guerre de nouvelles et illusoires rédactions.

Comme l'a dit justement Urbain Gohier dans un passage de son livre « *Politique et Gouvernement* » la prospérité d'un peuple se mesure à la manière dont il peut se nourrir. Partout où la vie matérielle est à bon marché, on rencontre une grande expansion de vie et de travail.

Or, comme la richesse publique dépend de l'activité individuelle, l'Etat regagne d'une main ce qu'il perd de l'autre lorsqu'il sacrifie les taxes qui frappent le droit de boire et de manger. »

Que les gouvernements, s'inspirant de l'exemple de Roosevelt, s'élèvent partout avec force contre l'esprit de spéculation et d'accaparement et cessent parfois de s'en faire les complices.

Les grandes commotions sociales ont toujours lieu, on l'a remarqué, à un moment où le pain est cher ; or ce moment là est de nouveau venu, et comme il coïncide avec une époque où la production du grain est énorme dans les pays neufs, nous sommes fondés à dire que les grandes et saintes lois de la solidarité humaines sont faussées et méconnues par tous les parasites intermédiaires, dont le jeu consiste à rendre pour ainsi dire impossible, entre les producteurs et les consommateurs, des contacts réguliers et normaux.

L'enseignement ménager dans les milieux agricoles, aura encore pour heureux effets de diminuer la mortalité infantile, cette plaie de plusieurs de nos cantons, d'enrayer dans leur marche dévastatrice certaines épidémies, fruit de l'incurie générale, d'améliorer enfin la race, en évitant à l'enfant en bas âge, certaines maladies et certaines infirmités qui le débilitent et l'anémient. *Pour élever ses enfants*, il faut savoir *les nourrir*, voilà un axiome qu'on ne saurait trop souligner.

Toutes les mères croient savoir nourrir leurs enfants et à ce propos, certaines gens plus sentimentaux que pratiques, déclarent qu'il faut laisser agir l'instinct maternel, qu'aucune formation savante ne le remplacera. Interrogez cependant le premier médecin venu, parmi ceux qui ont une clientèle campagnarde, et il vous dira des choses navrantes sur le régime alimentaire qu'on inflige souvent à nos poupons. Il faut que beaucoup d'entre eux soient d'une force peu commune pour y résister ; mais combien contractent à ce régime des germes morbides qui en feront plus tard des rachitiques et des étiolés. Je n'ai pas l'intention d'entrer ici dans des détails sur l'alimentation de l'enfance, je me contenterai de constater que chez nous, elle est presque toujours lourde et insuffisante comme valeur nutritive. On bourre nos enfants de pommes de terre et de café au lait, on leur donne du vin et de l'alcool, on leur apporte, des foires et marchés, des friandises malsaines et frelatées, on leur laisse manger une quantité de baies et de fruits, non parvenus à maturité.

L'enseignement ménager apprendra aux mamans ignorantes qu'il est possible d'améliorer complètement l'alimentation des enfants sans augmenter les dépenses

de la maison, en profitant judicieusement, et avec art, des produits de la ferme et du jardin.

Oui, l'enseignement ménager, en se répandant dans les campagnes, constituera à nos rejetons, dans la limite de leurs capacités individuelles, une vitalité plus haute, des muscles plus alertes, un esprit plus éveillé, il leur fera un beau tempérament de résistance à la fatigue et à la contagion !

L'enseignement ménager rural exercera son influence, non seulement sur l'alimentation proprement dite, mais encore sur la tenue intérieure et extérieure de la maison, de la ferme, et, par réaction sur l'apparence du village tout entier.

Si certaines maîtresses de maison savent, à la campagne, maintenir chez elles, l'ordre, la propreté, le bon goût, il en est d'autres et beaucoup, même parmi celles qui sont actives et économes, qui laissent aller les choses au pire.

Alors les chambres deviennent des taudis, les planchers se couvrent d'une crasse épaisse, les meubles se délabrent, tout devient sale et triste, et les travailleurs se hâtent de quitter des lieux aussi déplaisants pour aller dans les auberges et dans les pintes où ils rencontrent, pour se délasser, un confort relatif.

Les alentours de la ferme ne sont pas mieux soignés que le logement lui-même : le jardin est planté sans régularité et envahi d'arbustes parasites, partout traînent des baquets ; on se heurte à des tas de bois croulants, les abords de la maison, dépavés et creusés d'ornières, suintent le purin et sont fétides, le fumier envahit tout et des épiluchures de légumes pourrissent autour de la fontaine.

Dans la Suisse allemande, ce spectacle est plus rare que chez nous ; là les maisons lavées, souvent du haut en bas, repeintes, sont fréquemment l'objet d'un soin minutieux ;

partout des plantes grimpantes, des pots de fleurs alignés soulignent les détails de l'architecture, s'harmonisant avec cette dernière, et les gros potirons, qui jaunissent au soleil sur le rebord des balcons, ajoutent leur note crue à cette décoration simple et rustique, mais attirante et gaie.

L'école ménagère villageoise formera les jeunes filles à l'entretien du foyer domestique ; avec du savoir-faire, elle leur donnera du goût, une certaine formation artistique élémentaire, qui se traduira rapidement dans l'arrangement de toutes choses, dans le choix et la disposition des meubles, dans le sentiment des couleurs, dans la disposition du jardin, dans le vêtement.

On s'est beaucoup occupé en Belgique des relations de l'art populaire et des écoles ménagères agricoles.

M. Th. Bondroit, Vice-Président de la *Ligue « l'Art à l'Ecole et au Foyer »* a présenté à ce sujet un rapport très remarquable dans un récent congrès ménager.

Il nous apprend par exemple : « Qu'à *Cette*, l'école ménagère est établie dans une ancienne petite ferme, qu'on a aménagée en respectant un style de bon goût approprié à la région. C'est là une leçon de choses, un exemple qui prouve mieux que les théories, combien la maison du cultivateur peut s'étiqueter d'un cachet agréable qui attire et retient ses hôtes au foyer. »

A un moment où l'enlaidissement de la Suisse est devenu un danger national, à un moment où nos campagnes splendides sont envahies par des constructions de plus en plus banales, et sans relation aucune avec l'ambiance locale, à un moment où les antiquaires se disputent férocelement les derniers beaux meubles qui restaient à nos villageois, on est heureux de constater que l'école ménagère, en *ouvrant l'œil* des jeunes filles sur l'harmonie des choses, leur ligne et leur valeur

esthétique, en fera pour plus tard, les ennemies du vandalisme destructeur.

Par l'éducation ménagère de la femme, on arrivera peu à peu à montrer aux paysans et aux ouvriers agricoles l'art de s'élever à un idéal supérieur, de se donner partout un *home* convenable, de profiter des immenses ressources, mises par la nature à leur disposition, pour orner les villages, les embellir, les parer, les rendre attrayants afin d'y retenir la jeunesse, que le luxe, les plaisirs, les jouissances, le bien-être des villes attirent, au plus grand dommage de l'équilibre national.

A beaucoup de points de vue, le village, était trop négligé jusqu'à présent ; entre ce que l'on fait pour les cités et ce que l'on fait pour lui, il y a un écart grandissant.

Tous les services édilitaires ruraux sont à créer ou à développer et des sociétés pour l'embellissement des villages ne seraient point superflues.

Il y aurait, sur ce chapitre, beaucoup à dire, mais en continuant, je serais entraîné en dehors du cadre de ce travail.

Ce n'est donc qu'à vol d'oiseau et en passant que j'ai pu souligner tous les heureux et lointains résultats de l'enseignement ménager dans les campagnes. Il pourra devenir le principe d'une transformation complète de certains usages domestiques, d'une alimentation moins onéreuse et plus favorable à tous.

Le rôle de l'enseignement ménager rural, serait cependant néfaste, si, mal compris, il contribuait à déraciner nos populations, à leur donner des goûts peu compatibles avec l'existence rustique. Evitons de lui imprimer une allure trop étroitement pédagogique, adaptons-le aux mœurs, aux coutumes, aux besoins, à la mentalité des milieux.

Il y a là une question de tact et de mesure, que je considère comme capitale.